HAL
open science

Concepts flous pour réalités ambiguës, comment lire la balkanisation avec “ l’entre-deux ”

Violette Rey

To cite this version:

Violette Rey. Concepts flous pour réalités ambiguës, comment lire la balkanisation avec “ l’entre-deux ”. Anatoli, 2013, 4, pp.93-107. 10.4000/anatoli.466 . hal-02887024

HAL Id: hal-02887024

https://hal.science/hal-02887024v1

Submitted on 1 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anatoli
De l'Adriatique à la Caspienne. Territoires, Politique, Sociétés

4 | 2013
Géopolitique des civilisations. Huntington, 20 ans après

Concepts flous pour réalités ambiguës, comment lire la balkanisation avec « l'entre-deux »

Violette Rey

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/anatoli/466
DOI : 10.4000/anatoli.466
ISSN : 2498-0730

Éditeur
CNRS Éditions

Édition imprimée
Date de publication : 1 octobre 2013
Pagination : 93-107
ISBN : 978-2-271-07897-1
ISSN : 2111-4064

Ce document vous est offert par Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Référence électronique
Violette Rey, « Concepts flous pour réalités ambiguës, comment lire la balkanisation avec « l'entre-deux » », *Anatoli* [En ligne], 4 | 2013, mis en ligne le 01 août 2016, consulté le 01 juillet 2020. URL : http://journals.openedition.org/anatoli/466 ; DOI : https://doi.org/10.4000/anatoli.466

Tous droits réservés

Concepts flous pour réalités ambiguës, comment lire la balkanisation avec « l'entre-deux »

Violette Rey

Avec « le choc des civilisations » publié en 1993-95, S. Huntington propose *un concept opératoire pour l'analyse géopolitique des conflits de l'après-guerre froide,* à un moment de contexte flou où les puissances tâtonnent à la recherche de leurs repositionnements. L'ouvrage a été reçu comme un brûlot simplificateur, polémique, et particulièrement agressif vis-à-vis de l'Islam. Huntington dit avoir été fortement marqué par les guerres qui éclatent et détruisent la Yougoslavie à partir de 1991, expression typique du choc, du conflit religieux et civilisationnel qu'il cible comme le risque du futur proche ; d'une certaine manière son ouvrage trouverait sa justification intellectuelle dans la guerre balkanique du début des années 1990[1].

Avec le concept « d'entre-deux » que j'ai élaboré pour comprendre l'Europe de l'Est, le propos relève d'une autre logique ; il s'agit d'un *concept analytique qui explicite des fonctionnements spatiaux et des arrangements géographiques particuliers.* La trame de notre terre habitée et vécue est faite de répartition de peuplement et d'activités, de semis de villes, d'axes de circulation, de tracés de frontières, de valorisation des milieux, de flux et migrations, de diffusion et d'imitation… tous phénomènes qui se manifestent synthétiquement dans des paysages qui traduisent les valeurs culturelles des sociétés. L'entre-deux géographique en est une configuration particulière, dont la péninsule balkanique semble être l'archétype.

À l'arrière-plan de ces deux conceptualisations se dessinent des interrogations sur les manifestations de culture et de civilisation : deux termes terriblement polysémiques et ambivalents puisque coexistent en eux des éléments d'ouverture/rassemblement et des éléments de fermeture/exclusion. Au

1. À l'actif de Huntington, il y avait aussi la remise en question de la primauté de la civilisation occidentale. Quant au succès du terme de choc, connoté par la brusquerie, l'imprévisibilité sinon la violence, il est un bon reflet d'une certaine immersion dans un présent accéléré où le repère ne pourrait advenir que « grâce » au choc.

terme de « culture » correspondent plutôt les valeurs éthiques, spirituelles et esthétiques qui se déploient d'abord dans la durée ; au terme de « civilisation » plus large et englobant, correspond plutôt la matérialisation de ces valeurs dans l'espace avec les contraintes géographiques que ce dernier introduit ; dans les deux cas on touche aux *rapports à l'espace et au temps* à travers lesquels se construit le *couple Identité/Altérité*. Qui est l'Autre (individu ou communauté) ? Où est l'Autre ? Comment devient-on Soi ou l'Autre ? Comment se forment les identités géopolitiques plus ou moins closes et qui doivent cependant vivre ensemble ? Par juxtaposition, cohabitation, mélanges et/ou cloisonnements ? Pour ces questions complexes, les mots sont toujours incomplets et dépassés. Dans ces conditions, autant reconnaître d'emblée que le texte qui va suivre est davantage placé sous le signe du flou et de l'ambiguïté que sous celui de l'unique simplicité.

Après un éclairage sur le contexte qui explique la genèse du concept de l'entre-deux, quatre exemples concrétiseront des fonctionnements spatiaux porteurs d'une logique d'entre-deux, avant une présentation systématique du concept[2].

À propos de la genèse du concept d'entre-deux

Un regard rétrospectif éclaircit le contexte de la production du concept. Au début de la décennie 1980, j'étais engagée dans l'écriture d'un gros ouvrage sur l'Europe de l'Est, c'est-à-dire, l'espace sous tutelle soviétique depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, situé entre les frontières de l'URSS et le Rideau de Fer qui fermait l'accès à l'Europe occidentale – soit un espace clairement délimité mais assez mal connu et typiquement produit par la fin du second conflit géopolitique mondial. L'objectif de l'écriture de cet ouvrage était de *saisir les fonctionnements spatiaux dans cette aire assez fermée et d'apprécier dans quelle mesure le volontarisme communiste à l'œuvre depuis presque un demi-siècle modifiait* en profondeur les fonctionnements « spontanés ». Ce volontarisme communiste avait une visée civilisationnelle radicale, même si ce terme ne faisait pas partie du vocabulaire courant et de la phraséologie idéologique d'alors.

2. Dans le n° 1 d'Anatoli, j'ai présenté les Balkans comme aire d'entre-deux dans une perspective générique.

Par le travail de terrain, d'enquêtes et d'analyses thématiques multiples que j'ai mené dans les années 80 (dynamiques démographiques, organisation des campagnes, évolution des réseaux urbains et émergence de systèmes de villes, organisation administrative territoriale… etc.), j'étais confrontée à une multitude de complexités et j'étais engagée dans une démarche *comparatiste* à la fois stimulante et périlleuse : stimulante par la multiplication de regards et points de vue qui favorisent les changements d'échelle d'observation ; périlleuse par le risque de généralisations superficielles que peut produire un regard extérieur, malgré son effort de déplacement/décentrement[3].

Deux questions imbriquées mais fort différentes ont alors particulièrement retenu mon attention :

1. Y avait-il sens à utiliser l'expression « Europe de l'Est », comme dénomination commune à cette aire dans la mesure où ses habitants et ses intellectuels en récusaient le terme ?
2. Comment comprendre la revendication de singularité de destin, qui dans chaque pays était exprimée avec les mêmes arguments (adversité de l'histoire, dominations…) ?

Cette singularité construisait la différence et sa répétition même exprimait (de mon point de vue) une sorte d'identité commune ? C'est ce que j'ai formulé comme un processus d'entre-deux.

Pour ce qui est de la dénomination « Europe de l'Est », les vingt ans qui ont suivi la chute du Rideau de Fer ont successivement réintroduit, d'abord les deux dénominations d'« Europe centrale » et d'« Europe balkanique » (dont les individualisations s'étaient cristallisées dès le XIe siècle et renforcées à partir du XVIe siècle avec l'empire ottoman), puis la dénomination de « Nouvelle Europe » pour la distinguer du noyau initial de l'Union européenne (ajoutons qu'à l'ouest, leurs habitants sont encore appelés « Européens de l'Est », surtout quand ils sont migrants). Ces différents termes attestent de la reconnaissance d'une entité régionale distincte et large, quoique floue. Alors, quelle utilité à introduire un terme différent avec l'Europe de l'entre-deux ? Ce terme

3. Il est à noter que ce sont les travaux sur le contact Orient/Occident qui sont à l'origine, les initiateurs des vifs débats actuels sur cette problématique épistémologique relative à la posture et au regard du chercheur – regard comparatiste, connecté, global… avec les paradigmes implicites associés ; cf. en autres, E. Saïd (*L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Le Seuil, 1980), M. Todorova (*Imagining the Balkans*, Oxford University Press, 1re édition 1997), G. Corm (*Orient/ Occident, la fracture imaginaire*, La Découverte, 2002), J. Goody (*Le vol de l'Histoire*, NRF, essais, 2006).

n'est *pas nouveau* ; il est la traduction du « ZwischenRaum » allemand, repris entre autre par les auteurs hongrois J. Szucs et I. Bibo, et M. Foucher à la même période relançait le terme employé par Braudel « d'Europe médiane »[4]. Le terme « d'entre-deux » vise à dépasser le sens commun de l'intermédiaire pour construire une conceptualisation géographique ; j'ajouterai que j'ignorais alors les travaux de Kitsakis sur la « *Région intermédiaire* » et le remarquable petit livre de G. Prévélakis sur « *les Balkans, cultures et géopolitique* » (paru fin 1994).

Pour ce qui est de la seconde question portant sur le contenu spécifique de cette entité régionale de l'entre-deux, j'ai cherché à décortiquer comment se construisent et plus encore *comment s'entretiennent les propriétés géographiques d'entre-deux.* On peut les identifier par les termes de : diversité/différence, fragmentation, oscillation, impermanence, tiraillements et manque de centralité. L'objectif a été de mettre en exergue des processus, des caractéristiques, des mécanismes dénommés par les autochtones « *leur complexe géographique* » (C. Milosz). Par ce travail, le côté culturaliste-essentialiste attribué aux comportements collectifs, en particulier avec les termes « balkanique et balkanisation », perd sa pertinence.

Quelques exemples de marquages spatiaux durs associés à des faits de civilisation et/ou culture

En utilisant des exemples précis d'analyse géographique du présent, je ferai apparaître comment j'aboutis à la conceptualisation de l'entre-deux. Afin de mieux exprimer la portée de l'entre-deux les quatre exemples retenus ne sont pas exclusivement situés dans l'aire balkanique ; ils imbriquent formes présentes et héritages anciens et produisent des marquages spatiaux durs ; inhérente à la réalité, leur hétérogénéité est nécessaire pour accéder à la complexité des rapports espace/temps et des rapports identité/altérité. Ces exemples ont tous trait à des faits de culture/civilisation, en ce sens qu'ils se rapportent tous à *des valeurs qui orientent des attitudes et des choix* : qu'il s'agisse des élections démocratiquement pratiquées après 1989, des appartenances

4. « L'Europe *médiane* n'aura jamais cette chance inouïe de se gonfler d'espace, d'exploser hors d'elle-même. Ses voisins la cernent, l'emprisonnent », F. Braudel, préface de J. Szucs « Les trois Europe », 1985, L'Harmattan p. 6 ; Foucher M., 1995, *Fragments d'Europe, atlas de l'Europe médiane et orientale*, Paris, Fayard.

religieuses, des systèmes de propriétés ou des identités à la recherche d'un territoire qui les représente. D'autres faits de culture, tels les langues qui ne relèvent pas pour autant d'une idée de valeur, auraient pu être retenus avec la même portée heuristique[5].

Des géographies électorales du présent

L'enjeu des élections libres a fait partie des premières revendications lors de la chute du communisme ; c'était « rentrer en Europe » et dans ses valeurs démocratiques garanties par le multipartisme. On sait que partout l'expression du multipartisme se traduit par des géographies électorales contrastées qui reflètent en partie les conditions locales et expriment les catégories d'activité et d'habitat, les orientations religieuses etc. Or dans l'Europe postcommuniste les contrastes géographiques sont apparus très forts, dès les premières élections libres et ils se sont maintenus ainsi depuis vingt ans. La singularité de ces contrastes tient à ce qu'ils renvoient aux passés territoriaux, antérieurs à l'épisode communiste[6].

On aurait pu imaginer que cinquante ans de totalitarisme politique avaient raboté ces lignes majeures de discontinuité du passé et que les comportements électoraux « libres » n'étaient pas aussi dépendants de *territorialités politiques disparues*. Mais il n'en est rien et, plus encore, de semblables lignes de discontinuité se retrouvent sur un grand éventail de cartes socio-économiques…

Par ce premier exemple *on saisit mieux combien les États peinent dans la construction d'une certaine cohésion de leurs territoires*, ce qui entre en résonance avec leurs courtes expériences de l'État (cf. point 4, ci-dessous). Ils sont confrontés à des « indurations » culturelles dans l'espace, qui contrecarrent les

5. Citons le tout récent ouvrage de H. Wizmann, 2012, « *Penser entre les langues* », Paris, A. Michel, 313 p. qui élargit et renouvelle la réflexion sur la cohabitation linguistique.

6. Ainsi aux premières élections parlementaires démocratiques de 1992 et à l'échelle de l'ensemble de l'aire de l'Europe de l'Est : c'est le clivage pays d'Europe centrale (Pologne, Tchécoslovaquie, Hongrie) contre pays balkaniques qui apparaît comme le premier niveau de différenciation, avec en Europe centrale un vote pour les partis libéraux, tandis qu'en Europe balkanique dominent les partis dans une mouvance néo-communiste. Cette coupure séculaire renvoie à la fois à la géopolitique passée des empires et aux aires religieuses ; elle réapparaît à propos des élections d'adhésion à l'UE en 2003. À l'intérieur des pays, dans une géographie électorale plus fine, on observe semblables coupures (cf. les cas de la Pologne et de la Roumanie). Depuis 20 ans, ressort à chaque consultation électorale la frontière fantôme qui partage la Pologne, entre à l'ouest ce qui fut sous tutelle prussienne jusqu'en 1918, et à l'est ce qui était la Pologne du Congrès. Une résistante ligne de séparation des choix électoraux se retrouve également en Roumanie entre la Transylvanie qui fut habsbourgeoise jusqu'en 1918 et ce qui fut le Vieux Royaume (Valachie, Moldavie).

mobilités sociales et les changements économiques… même ceux apportés par la violence du communisme.

La question des appartenances religieuses

Cette composante – civilisationnelle par excellence – est particulièrement complexe dans l'entre-deux, puisque cet espace est un carrefour et une aire de confrontation entre les christianismes occidentaux (catholicisme, luthéranisme, calvinisme etc..), l'orthodoxie, l'islam et judaïsme (qui a été fortement implanté dans cette zone). Il s'agit de suggérer quelques ramifications/imbrications qui construisent les espaces religieux dans cet entre-deux.

D'une part, le rattachement à Rome, ou la mouvance vers Moscou (après Byzance), ou le pèlerinage de la Mecque montrent un *éclatement complet des horizons spirituels* pour les trois principales confessions. Et ces horizons d'appartenance ont vite rejoué comme *règles de discrimination* après 1989[7]. D'autre part, selon la religion d'appartenance, la relation du croyant à l'institution et au lieu de culte est très différente et participe, à chaque fois, d'une manière originale à la construction paysagère et identitaire. Ainsi pour l'orthodoxie touchant des populations majoritairement rurales, il est très intéressant d'observer combien la relation directe du fidèle à son Dieu et le rôle des monastères, plus important que celui des prêtres de paroisse, se retrouvent dans la structure des villages ponctuée de nombreuses petites églises ; une certaine *polycentralité menue et diffuse apparaît, qui structure de façon toute spécifique et différente l'espace de l'orthodoxie* et l'espace du catholicisme. Cela est évident quand on voyage, de la Serbie à la Croatie, de la Moldavie à la Transylvanie méridionale…

Toujours à propos du religieux, qui est un domaine où théoriquement le partage n'a pas de sens (on est censé être d'une confession et d'une seule, ce qui commence à changer), dans cet espace de contact et de déplacement des lignes d'influence, il existe néanmoins des *aires de syncrétismes.* La principale d'entre elles est liée au développement de l'Église dite gréco-catholique ou uniate, interprétée le plus souvent comme une façon pour Rome de pénétrer sur les terres orthodoxes ; marginale en effectifs, elle a pourtant eu un rôle moteur dans la naissance du sentiment national roumain à partir du 18e dans

7. J. Attali, alors président de la BERD, rappelait parfois que Budapest ou Varsovie insistaient pour que séparation soit faite, au sein du nouvel espace européen, entre nous et eux (les orthodoxes). À partir du moment où a éclaté la guerre en Croatie et Bosnie, les observateurs ont scruté sans cesse dans quelle mesure les États moyen-orientaux, frères en religion, soutenaient les Musulmans yougoslaves.

la Transylvanie centrale. Quant aux populations autochtones qui ont opté pour l'islam au XVI-XVIIe siècle, leur localisation n'est pas aléatoire, elle est de préférence au contact des deux christianismes (séparation qui remonte au XIe s.), lequel est aussi le contact des deux alphabets grec et romain (séparation qui remonte à l'Antiquité) ; plus encore, ce contact est installé parmi les populations dont les dialectes albanais témoigneraient de la plus ancienne autochtonie. Quant à la mosaïque interne à la sphère islamique balkanique, elle est peu connue mais participe aussi à la miniaturisation de la fragmentation des groupes (cf. les communautés soufi/bektachi etc.).

Ces incursions dans la géographie du religieux révèlent donc un *mélange de phénomènes* de juxtaposition, voisinage et cohabitation multiconfessionnelle, parfois même une porosité. Le terme de *palimpseste* convient pour décrire de telles imbrications avec les multiples indurations géographiques qui captent cette complexité inscrite dans les lieux de l'entre-deux[8].

Le thème du droit foncier

Il est au cœur de la relation société/espace ; les formules de systèmes de propriété construisent les formes d'humanisation de la terre et sont une des facettes constitutives des civilisations. C'est d'ailleurs pour cela que les régimes communistes n'ont eu de cesse d'en révolutionner les modalités pour éradiquer les anciennes valeurs et pratiques sociales.

Le système soviétique en abolissant la propriété privée avait remis les compteurs à zéro, comme jamais sur de si vastes étendues. Face à certaines difficultés il avait dû certes composer avec les reliefs, avec les densités rurales, et il avait dissocié le cas des paysans dont les parcelles furent mises en formules coopératives, de celui des grands propriétaires dont les domaines sont devenus fermes d'État. Pendant le communisme ces distinctions n'apparaissaient pas d'importance majeure, être membre d'une coopérative ou salarié agricole de la ferme c'était toujours être sous la tutelle des chefs du Parti, et l'uniformisation des paysages agraires fut alors spectaculaire.

Mais avec la décollectivisation post 1989, si la *discontinuité paysagère* produite par « feu » le Rideau de fer est toujours lisible, la reprivatisation a fort

8. Notons que l'aire balkanique longtemps sous tutelle ottomane musulmane n'a pas connu le phénomène des guerres de religion ; les communautés étaient religieuses (millets) et les nations « inexistantes » parce que sans identification. La démolition des lieux de culte, qui fut systématique pour les mosquées dans le bassin danubien à partir du 18e s. avec le recul ottoman, ne le devient dans les Balkans occidentaux que depuis la fin de la Yougoslavie.

inégalement fait retour en arrière. La distinction de statut juridique entre coopératives et fermes d'État est redevenue tranchée pendant la transition. Aux ex-coopératives une certaine diversité de nouvelles pratiques : maintien de formules partiellement associatives, retour au morcellement micro-paysan, aux ex-fermes d'État, l'option des grandes entreprises agricoles capitalistes parfois aux mains d'étrangers. C'est ainsi que la grande trame latifundiaire caractéristique de régions entières, que le système socialiste avait cru éliminer, se trouve *a posteriori* consolidée par lui[9], et même parfois paradoxalement implantée dans des régions de tradition paysanne[10]. Le cas de la Bulgarie est spectaculaire : avant-guerre marqué de façon originale par une dominante paysanne issue du démantèlement des grands tchifliks ottomans et avec un phénomène coopératif ; pendant le socialisme avec l'évolution la plus poussée vers la formule unique des immenses fermes d'État ; depuis les années 1990 avec la coexistence d'une micro propriété paysanne d'autoconsommation et de gigantesques entreprises agricoles qui rappellent le temps de l'Empire.

L'analyse systématique des transformations agraires postcommunistes multiplie ainsi les exemples de *causalités décalées* et de fragments de temps révolus, piégés dans l'espace agraire contemporain.

Le fractionnement étatique contemporain

Ce dernier exemple abordé est particulièrement spectaculaire dans cet espace d'entre-deux. Avec la chute du Rideau de fer, ce qui est apparu le plus vite et a effrayé les pays occidentaux, c'est l'explosion des revendications d'émancipation nationale et la remise en question de l'ordre politico étatique issu de la Première Guerre mondiale, que la Conférence de Yalta n'avait pas sérieusement remanié. La question a pris une connotation de crise civilisationnelle (celle que va travailler Huntington) : on craint le « *retour des tribus* » *et donc de la* « *barbarie* ». Si le divorce est de velours en Tchécoslovaquie, la fédération de Yougoslavie explose dans une suite de guerres : et le cliché de la balkanisation (sous entendue barbare) reprend ses droits.

9. Le cas est très visible dans la grande plaine roumaine : ce sont les très grandes entreprises qui prennent le relais et l'agriculture familiale opérationnelle n'est qu'un rêve ; « passent les systèmes, restent les structures » selon l'expression de V Rey p. 19 dans l'ouvrage *Les nouvelles campagnes de l'Europe centre orientale*, CNRS Éditions, 1996, 240 p.

10. Il s'agit des régions jadis à minorités ethniques, dépossédées par la collectivisation sous forme de fermes d'État, et qui n'ont pas retrouvé leurs anciens propriétaires ; la région des Sudètes en Bohème en est le cas le plus emblématique, cf. ouvrage cité, p. 91.

Ici la question de l'État, considéré comme une unité territoriale clé de l'organisation géopolitique actuelle des sociétés, bute sur l'excès de peuples à la recherche d'espaces d'entre soi. Une telle situation est l'héritage d'un fonctionnement bimillénaire de *carrefour/contact/confrontation de forces de portée lointaine*, extra régionale ; cette confrontation a cumulé des apports successifs, divers, hétérogènes, moins maîtres d'eux-mêmes que soumis aux puissances externes (ce qui est moins net en Europe centrale).

Ainsi l'actuel compromis des sept États, là où vingt ans auparavant on en comptait qu'un (la fédération yougoslave) est une *fragmentation politique* qui multiplie le nombre de voisins avec lesquels on doit composer, qui multiplie par quatre la longueur des frontières, donc des discontinuités, sans qu'apparaissent clairement les moyens qui rendent viables ces indépendances politiques. Le problème d'ajuster un peuple à un territoire politique, qui est la réclamation identitaire de fond, paraît insoluble, tant les mosaïques ethniques sont fines sur le terrain : après maints déplacements, les Albanais sont à cheval sur au moins trois États, il en est de même des Macédoniens et des Serbes également… Toutes les études savantes qui démontent, déconstruisent ces « inventions » que sont les identités nationales « dangereuses, meurtrières », n'empêchent pas que ces dernières soient brandies comme autant de droits à exister… au nom de valeurs de culture et de défense de civilisation. Il arrive aussi que celles-ci soient manipulées et soutenues à distance pour d'autres enjeux ! Aussi que dire de la *contradiction entre le credo de la multiethnicité* prônée par les accords internationaux et la réalité d'une *volonté de vivre entre soi* qui n'hésite pas à user de violence pour obtenir cet entre soi[11] ? L'actuelle expression de l'effet des puissances externes est précisément dans ces accords de Dayton (Illinois) pour la Bosnie Herzégovine, ou bien dans la reconnaissance internationale partielle de l'indépendance du Kosovo… On est en pleine expression d'une imbrication d'influences lointaines et de luttes locales, jusqu'à ce que le compromis prenne le dessus pour mettre fin à la guerre, sans que l'on sache d'ailleurs pour combien de temps, ceci en raison des problèmes qui restent sous-jacents.

Alors quelles leçons peut-on tirer de la composante géographique de ces faits de civilisation/culture, appliquée en particulier aux deux chocs récents

11. La question prend une portée européenne générale avec la montée des revendications régionalistes (Écosse, Catalogne, Flandres etc.) qui mobilisent plus des références d'homogénéité ethnoculturelle que des considérations citoyennes d'ouverture ; c'est une autre manifestation de l'ambivalence du culturel.

et intenses : l'implantation puis l'expulsion du communisme ? Certains arrangements territoriaux majeurs, qui constituent des espaces régionaux, demeurent voire sont « indurés » par les chocs, alors même que les sociétés qui furent les initiatrices des arrangements ont disparu ; l'individualisation de l'État de Macédoine, totalement indépendant depuis, mais que la phase socialiste avait fortement consolidé comme république de la fédération yougoslave, en est un exemple ; un autre est constitué par les Rhodopes pomak de la Bulgarie méridionale, où la population de langue slave est musulmane. Les faits de civilisation peuvent alors très bien servir d'appui et fournir des porte-drapeaux identitaires, dans ce qui relève en fait de conflits criminels entre mafias pour le contrôle de réseaux (drogue, passages clandestins de migrants…), ou dans les luttes pour l'accès au pouvoir. À l'heure où le concept de résilience envahit les analyses et les discours, il sera plus utile de faire ici appel au concept de rémanence si la résilience est l'inégale aptitude d'un système à s'adapter et à continuer, *la rémanence* est au contraire la conservation d'une structure après disparition du système[12].

C'est ce que souvent dans cet espace on appelle *« la culture de la forme sans fond »*, ce qui fonctionne avec les remises à zéro répétées. Les modifications se succèdent sans qu'un processus intégrateur n'ait le temps suffisant pour agir, cela sécrète certes de la différence et quand la différence spatiale est fort enracinée, elle peut être mobilisée comme support pour de nouvelles inventions identitaires (éventuellement irrédentistes).

L'interaction de trois processus pour la construction d'un entre-deux spatial

1. ***La prééminence des forces exogènes***, plus puissantes que les forces endogènes, construit la première individualisation de l'espace de l'entre-deux[13].

12. Les paysages sont caractéristiques d'effets de rémanence ; ils conservent des structures du passé sans être en eux-mêmes l'expression de fonctionnements du présent ; les logiques de valorisation patrimoniale de paysages à des fins touristiques jouent sur cette articulation rémanence/résilience.
Notons que résilience spatiale et résilience sociale peuvent être complètement décrochées l'une de l'autre ; c'est le cas des diasporas étudiées par M. Bruneau, 1998, *Les Grecs pontiques*, Paris, CNRS Éditions). La résilience sociétale des communautés grecques ou juives traverse les siècles Indépendamment des lieux, avec un enracinement dématérialisé, qui relève du symbolique.
13. Dans le registre géopolitique on utilise les termes de *shatterbelt*, *bufferzone* et autre zones-tampons, là où se rencontrent les appétits de puissance des empires.

Le mécanisme de face à face entre grandes puissances externes agit sur plusieurs niveaux. Localement il suscite des *groupes minoritaires*, ce qui consolide une *mosaïque ethnique* (ainsi jadis des colonies de paysans-soldats des krajina, des pays sicules…); ces implantations de minorités facilitent des jeux d'influences opposées qui *fragmentent* au lieu d'unir (y compris en temps de paix à l'intérieur des États). Sur l'ensemble de l'aire, le face à face des grandes puissances agit par des effets de balancement et de *retournement d'influences* de nature culturelle autant qu'économique ou sociale : il en est ainsi de la diffusion ouest/est de la modernité technico-économique, de l'intégration dans l'UE ; et inversement de la diffusion est/ouest de l'organisation sociale et politique des soviets (et jadis l'islam ottoman, ou le second servage). Avec cette prééminence des forces exogènes, on observe une fréquence exceptionnelle d'évènements radicaux dont l'origine et la portée dépassent l'entre-deux. Ces évènements radicaux sont toujours porteurs de déplacements massifs de populations, qui se relocalisent sur les lieux des « Autres »[14]. Les enracinements physiques restent fragiles, et les continuités voulues, construites, vont davantage passer par les familles, les réseaux, par les *cellules sociales plus que spatiales*. De ce processus « exo/endo », gardons en mémoire les termes de fragmentation, instabilité, imprévisibilité.

2. Ensuite, la fréquence des inversions d'influence et celle des évènements radicaux produisent une expérience mémorielle en boucle qui réactive des temporalités beaucoup plus anciennes.

Ce régime de temporalité oblige de façon récurrente à « ***tout recommencer à zéro*** », ce qui signifie un *manque du temps de l'accumulation*. La non-accumulation est d'abord celle des élites, qui sont les premières à partir en phase de crise. Le tout recommencer à zéro alimente une méfiance du futur, et en matière d'évolution une perception de retard quand on se confronte au « modèle » voisin de la modernité ; il favorise un vécu surtout cyclique du temps (cf. la passion des commémorations qui « relancent » le souvenir) ; il facilite les logiques de revanches parce que le temps de l'oubli n'a pas été assez long. Outre les mémoires inscrites dans les lieux, il y a bien sûr les mémoires subjectives des évènements que transmettent les sociétés à travers

14. Pour « ce court XXe siècle » (Hobsbawm) déclenchement de trois évènements de portée mondiale :
– 1914, l'attentat de Sarajevo est le déclencheur de la 1re Guerre mondiale ;
– 1939, l'invasion de la Pologne après l'annexion du couloir de Dantzig déclenche la Seconde ;
– 1989, en mai la suppression des barbelés entre la Hongrie et l'Autriche, puis chute du Mur de Berlin en octobre signifient la fin de la Guerre froide étendue à toute la planète.

l'éducation, le rapport à l'histoire et à la nature[15]. *Tout recommencer à zéro* n'a donc rien d'une figure de style ici…[16]

Ce scénario des répétitions, qui se vérifie autant dans les villes que dans les campagnes, éclaire *une certaine passion de la consommation au présent* ou de l'investissement immédiatement rentable, qui précède l'attitude d'investissement à long terme – laquelle a rarement le temps d'arriver.

3. L'expérience de la discontinuité temporelle et spatiale – qui multiplie les *décalages*, les différences et les altérités et dessine les lignes de rupture, cette expérience de la discontinuité est à la fois un obstacle aux diffusions qui sont un puissant facteur d'évolution/transformation des cultures, et un terreau propice à ***l'invention et à la création*** comme absolue nouveauté. L'obstacle aux diffusions est patent quand on analyse les phénomènes qui se propagent par effet de voisinage/imitation, par exemple pour les indicateurs démographiques (mortalité infantile, fécondité…) : cartographiée, leur diffusion marque autant de discontinuités qu'il y a et qu'il y a eu de frontières politiques. Quant au terreau pour les inventions, les émergences du nouveau existent mais elles manquent de l'infrastructure nécessaire à leur transformation en innovations, puisque *le temps de l'accumulation n'a pas joué*.

Considérer l'Europe d'entre-deux comme un espace où la *créativité* se trouve stimulée n'est pas une vue de l'esprit. Au sein de fragments hétérogènes juxtaposés, les habitants se tournent vers des références externes lointaines et des horizons éclatés, qu'ils confrontent et tentent de transformer de façon inédite. Une certaine absence d'héritage des œuvres, régulièrement supprimées par des crises dont la nature n'a rien de régional, favorise *l'émergence d'avant-gardes*, contribue à une grande sensibilité actuelle aux courants postmodernes. Ceci est particulièrement visible dans le domaine des arts et de la pensée ; et ce n'est pas étonnant puisque ces derniers ne sont pas des domaines qui relèvent d'une logique directe d'accumulation/progrès. Bien souvent la consécration des artistes se trouve hors de l'entre-deux, dans les grands pôles. Toujours pour ce « court XXe siècle », voici l'exemple de trois personnalités,

15. D'une société à l'autre les degrés de liberté pour modifier ce qui est inscrit dans l'espace varient, ce que l'on voit d'ailleurs à travers un certain décalage entre les pays de l'Europe centrale et ceux de l'Europe balkanique.

16. Quand dans la mémoire familiale on a encore le souvenir de la terre obtenue lors de la réforme agraire des années 20, de la terre kidnappée par la coopérativisation forcée, de la terre restituée après 1990, et tout cela sans réelle accumulation immobilière et technique (sauf pour quelques-uns). Ou bien quand une étudiante serbe déclare qu'en 20 ans elle a changé 4 fois d'État sans changer de lieu…

originaires de cet entre-deux européen, qui ont acquis une stature mondiale par la créativité de leurs œuvres : le sculpteur C. Brancusi (1876-1957), initiateur de la sculpture moderne, d'origine roumaine et paysanne ; Mère Teresa (1910-1997)[17], albanaise née à Skopje et fondatrice à Calcutta d'une congrégation au service des plus pauvres, dans le monde entier ; Jean Paul II (1920-2005) le pape polonais (premier pape non italien depuis des siècles) qui nous a dit de « ne pas avoir peur », la peur cette maladie qui désagrège les civilisations.

En conclusion

J'ai bricolé une construction conceptuelle « intermédiaire » fondée sur des logiques de contexte, d'articulation entre niveaux (ce qui n'est pas emboîtement) et d'effets en retour – aussi bien spatiaux que temporels[18]. Les processus en eux-mêmes sont simples, leur combinaison produit la complexité… ce qui n'a pas grand-chose à voir avec la tentative d'Huntington dont la simplification à des fins stratégiques propose des interprétations erronées voire dangereuses. Construction applicable ailleurs sûrement, mais à chaque fois, c'est dans les modalités particulières des relations entre plusieurs niveaux d'organisation, comme des boucles de rétroaction, que s'opère l'individualisation d'un espace d'entre-deux particulier.

Rien dans cette Europe balkanique, dans cette Europe centrale, dans cette nouvelle Europe qui relève d'une « essence », d'une réalité ahistorique, atemporelle. L'analyse en termes de processus mobilise la dimension culturelle sans en faire une explication de dernière instance, et sort cet espace des images et des interprétations, le plus souvent dévalorisantes (la fameuse balkanisation). La place accordée aux temporalités n'accorde pas de priorité à l'histoire mais reconnaît le rôle de la mosaïque des durées juxtaposées, donne poids *à ces fragments de temps passés et d'âge différent piégés dans l'espace, à une perception répétée de décalage, et souvent de retard et d'imprévisibilité.* Ces temporalités enchevêtrées éclairent une tension dont l'intensité paraît spécifique à l'entre-deux : *la tension entre les constructions territoriales en « alvéoles »* de petite dimension *et les organisations spatiales de très large portée ;* une tension qui maintient des discontinuités

17. « *Par mon sang, je suis albanaise. Par ma nationalité, indienne. Par ma foi, je suis une religieuse catholique. Pour ce qui est de mon appel, j'appartiens au monde. Pour ce qui est de mon cœur, j'appartiens entièrement au Cœur de Jésus.* » Mère Teresa.

18. Sur cette problématique de l'intermédiarité, cf. le colloque « Penser les espaces intermédiaires en Europe », ENS de Lyon, 2009, Publication des Actes en cours.

cachées, fait obstacle aux multiples phénomènes de diffusion par lesquels s'opèrent les évolutions et les processus d'intégration ; une tension qui contre-carre les constructions de moyenne échelle[19] ; une tension enfin qui rend plus exclusif le rôle des solidarités claniques et communautaires.

À quoi sert une telle réflexion/proposition sur l'entre-deux ? Au lecteur d'apprécier si elle apporte, en particulier, une compréhension renouvelée de l'espace balkanique contemporain.

Elle est d'abord une reconnaissance du caractère incontournable de l'ambiguïté de ces situations géographiques, ce qui n'est pas non plus synonyme de « géographisme »[20]. Elle m'est une sorte d'éthique et de pratique de la réserve intellectuelle, car cette démarche, qui n'est pas une démarche de relativisme multiculturel, tient en alerte sur les risques de dérive que peut induire une explication rigidement rationnelle sans l'apport d'une compréhension des dilemmes. Il y a des lieux où des difficultés de toutes natures se concentrent et où il est facile de construire une hiérarchie apparente des causalités qui permette de trouver un « bouc émissaire », ce qui s'avère ensuite une erreur de perspective (parfois fatale en termes d'action ; donc à l'inverse de Huntington, qui était à la recherche d'une simplification opératoire).

Enfin dans ce grand mouvement de mondialisation émergente qui semble synonyme de multipolarité, il est clair que les situations intermédiaires vont en se multipliant ; alors dans la boite à outils pour penser, un petit outil « *d'entre-deux* » sera peut-être utile… Conçu à propos des Balkans, il offre un autre regard sur la différence et la complexité en partage (cf. note 11). Il aide à comprendre que nous sommes et serons de plus en plus de plusieurs cultures, et qu'en cas de saturation de présences culturelles, comme dans les Balkans, la mauvaise réaction peut alors être de ne se référer qu'à une seule.

19. Redisons : pour les constructions en alvéoles, il s'agit en autres des petits territoires à minorités ethniques ; pour les organisations de large portée, les appartenances aux religions en sont une bonne illustration ; quant à la fragilité des constructions de moyenne échelle, elle est signifiée par le caractère éphémère des États politiques.
« Gardez-vous de vivre dans un endroit où l'imprévu fait la loi »…me dit souvent un ami, qui aimerait tant que l'entre-deux perde ses tristes richesses… et sorte de l'entre-deux !

20. « Géographisme », par similitude avec « historicisme », c'est-à-dire qui relèverait de lois déterministes.

Références

Maalouf A., 1998, *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset.

Prévélakis G., 1994, *Les Balkans, cultures et géopolitique*, Paris, Nathan.

Rey V., 1996, « Europes orientales », in Brunet R., Rey V., *Europes orientales, Russie, Asie centrale*, Géographie Universelle, Paris, Belin-Reclus.

Rey V., 2001, « Les Europes orientales, la force des différences » p. 241-251, in *Qu'est-ce que la culture ?*, Universités de tous les Savoirs, sous dir. Y. Michaud, Paris, O. Jacob, vol. 6.

Rey V., Saint Julien T., 2005, *Territoires d'Europe, la différence en partage*, ENS-Éditions, Lyon.

Szücs J., 1985, *Les trois Europe*, avec préface de F. Braudel, Paris, L'Harmattan.

Thiesse AM., 1999, *La création des identités nationales, Europe* XVIII-XIX*e siècle*, Paris, Points.

Todorov T., 2008, *La peur des Barbares, Au-delà du choc des civilisations*, Paris, Laffont.